

Vers neuf heures, le matin suivant la nuit de noces, Ḥasan traversait la place Ḥāzindār en se dirigeant vers la rue Clot Bey où M. °Alī Ṣabrī l’avait invité à le rencontrer. Il était épuisé après la soirée de la veille dont le souvenir ne quittait pas son esprit. Quelle nuit! Il s’était montré d’une audace inouïe. Avec assurance, il s’était fendu un chemin sous la tente d’apparat élevée sur la terrasse de l’immeuble de Gābir Salmān, atteignant l’estrade sous les applaudissements et les vivats adressés au nouveau chanteur. Il avait calmement rendu les salutations du public et s’était installé au cœur de l’orchestre, composé d’un joueur de luth, d’un joueur de qānūn et d’un violoniste qui servaient ce soir-là à la fois d’instrumentistes et de choristes. Il avait entamé son tour de chant par *Je t’en veux tout autant que je t’aime*<sup>1</sup> mais n’avait pas tardé à sentir de lui-même la tiédeur qui s’était alors emparée du public. Il avait tout de même poursuivi, sans prêter attention à ces manifestations et en buvant plus que de raison. Au début de la deuxième partie du concert, des cris avaient fusé dans le public demandant *Lorsque la nuit n’est plus que vide*<sup>2</sup>, chanson qu’il ne connaissait pas par cœur ; il avait alors interprété *Le jardin de ta beauté*<sup>3</sup>, et les relations s’étaient rapidement rompues entre les invités et le chanteur, le premier s’égosillant à produire des sons n’ayant qu’un lointain rapport avec le chant, tandis que les autres se saoulaient et riaient... La confusion atteignit son comble lorsqu’un ivrogne se leva en titubant et lança d’une voix empâtée au chanteur :

— Franchement, si tu n’étais pas si costaud, je te dirais de la fermer!

Ḥasan l’avait reconnu : c’était un forgeron qui tenait boutique à l’entrée du passage Naṣrallah. Il l’avait menacé des pires repréailles, poursuivant néanmoins “Mon Dieu, c’était jadis! C’était jadis, mon Dieu”<sup>4</sup>...

Il riait au souvenir de tout cela, pressant le pas. “Ce qui est fait est fait”, se dit-il. “Il n’y a pas de regrets à avoir, puisque tu as réussi à leur arracher tes cinq livres de cachet”. Et ce n’était pas tout ! Comment oublier le buffet ? Il s’y était, ma foi, bien battu, atteignant le sommet en avalant un pigeon entier avec ses os ! [Version 2 : ... le buffet ? il avait lancé une véritable razzia, qu’il porta à son comble en avalant un pigeon entier avec ses os.] Il ne s’était pas simplement nourri, il avait dévoré, pillé, ravagé, bataillé... Le combat avait atteint

- 
1. *°add-e ma-ḥebbak za°lān mennak* est un célèbre *dōr* (chant semi-composé et mesuré en langue moyenne) de la musique savante citadine égyptienne, composé à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par Muḥammad °Uṭmān (*maqām ṣabā*).
  2. *fel-lēl lamma ḥeli* est un *monologue* (chant sentimental en dialecte cairote ou en langue moyenne) enregistré en 1931 par Muḥammad °Abd al-Wahhāb, qui marque la rupture de ce compositeur avec l’esthétique du chant savant illustré par le titre précédent. L’accompagnement inclut violoncelle, contrebasse et castagnettes. Le texte d’Aḥmad Ṣawqī est l’un des rares *zagāl*-s du « Prince des Poètes ».  
في الليل لما خلي إلا من الباكي / والنوح على الدوح خلي للصارخ الشاكي / ما تعرف المبتلي في الروض من الحاكي
  3. C’est là un autre standard du répertoire savant, également composé par Muḥammad °Uṭmān (*maqām rāst dilništn*)
  4. Les mots « والله زمان زمان والله » font partie du *dōr* précité, *Bustān gamālak*, et appartiennent à la section de *hank* (responsorial entre le chanteur soliste et ses choristes) de cette œuvre.

son point culminant quand un plateau de viande de boeuf s'était trouvé vide et qu'il n'avait pas hésité à saisir la main du convive qui le suivait en arrachant les tranches de viande qu'elle tenait. Pour couronner le tout, lorsque après la fin des festivités les membres de l'orchestre l'avaient cerné, exigeant leur cachet, il avait simplement répondu :

- Toute la nourriture que vous avez engouffrée ne vous suffit donc pas?
- Et notre cachet?
- Arrachez-le moi de force si vous en êtes capables, avait-il brutalement répliqué.

Ils s'en étaient allés dépités, pleins de rage et de désespoir. La seule chose qu'il avait amèrement regrettée était que sa famille n'avait pu partager avec lui ces agapes, ni sa mère, ni Nafīsa, ni Ḥusayn et Ḥasanayn. Il aurait aimé offrir à sa mère plus que par le passé, mais sa longue errance lui avait appris à se méfier. Du moins, tant qu'il demeurerait dans cet état. Et voilà qu'il se dirigeait vers la rue Clot Bey, ou plus exactement l'impasse Ṭayyāb où l'attendait °Alī Ṣabrī, qui lui avait fait miroiter un style de vie convenant à ses goûts, enflammant ainsi son enthousiasme. °Alī Ṣabrī l'avait informé qu'il l'attendrait dans le café au cœur du passage, devant la maison de Zaynab-Cause-du-Nez. Il monta les marches débouchant sur le passage en question, pressant le pas entre des immeubles aux portes fermées qui ne s'étaient pas encore réveillés. La ruelle était presque déserte, même les petits cafés voyaient leurs garçons occupés à épousseter les cendres de la veille. Ayant atteint le milieu de la ruelle, il aperçut M. °Alī Ṣabrī assis à l'entrée d'un café. Il se dirigea vers lui, le salua et s'assit à côté de lui. L'endroit ne ressemblait plus à ce qu'il avait été, c'était devenu une sorte de projet de nouveau café, s'il pensait vrai. Des ouvriers étaient affairés à passer les murs à la chaux et préparer l'endroit pour ses nouvelles fonctions. °Alī Ṣabrī s'exclama fièrement :

- Là même où tu me vois assis, nous allons commencer une nouvelle vie.

Nağīb Maḥfūz, *Début et fin*.